

Werk

Titel: La plainte du Soldat espagnol

Autor: Morel-Fatio, A.

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023|log22

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

La plainte du Soldat espagnol.

Par

A. Morel-Fatio à Paris.

Cette petite composition, d'une forme assez heureuse et d'un certain intérêt historique, se trouve transcrite au fol. 225 d'un recueil de poésies espagnoles des XVI^e et XVII^e siècles de la Bibliothèque nationale de Paris (Fonds Esp. 373). L'auteur anonyme l'a intitulée „Carta del soldado“; c'est „Queja del soldado“ qu'il fallait dire, car il s'agit ici des griefs d'une victime du gouvernement de Philippe II, du règne de la bureaucratie qui succéda au règne militaire et guerrier du grand empereur. Charles Quint, non seulement se servait des soldats, mais il les honorait et les gratifiait, parce que la confraternité des armes les lui rendait chers et qu'il avait de naissance le goût de la „milice“. Philippe II au contraire est essentiellement un „civil“, et malgré une certaine aptitude dans sa jeunesse pour les exercices chevaleresques, que notent complaisamment ses biographes, jamais il n'eut ce qu'on appelle l'esprit militaire, jamais il ne profita des occasions qui s'offrirent à lui, je ne dis pas de commander à des soldats, mais même de se montrer et de parader à leur tête. Il fallut l'invasion du Portugal en 1580 pour l'arracher à ses papiers et le contraindre, vu la proximité du pays conquis, à prendre contact avec l'armée et ses chefs. Mais ce contact dura peu; aussitôt la conquête assurée, le roi revint à ses liasses et au travail de bureau avec ses secrétaires. Cette aversion de Philippe II pour les choses de la guerre, ce manque de sympathie pour le soldat étaient vivement ressentis par ceux qui, après avoir servi et combattu, n'obtenaient que difficilement les récompenses qu'ils pensaient avoir méritées. Les mémoires, les pétitions, les requêtes pleuvaient et s'amoncelaient sur les tables des commis des chancelleries qui n'y jetaient qu'un coup d'œil distrait; rarement le cri des suppliants arrivait jusqu'aux oreilles du roi.

Nous possédons de l'époque à laquelle appartient la composition qu'on va lire un morceau très caractéristique, la lettre d'un capitaine Barahona à Philippe II, écrite peu de temps après le désastre de Djerbah (1560) et qui est une protestation véhémement contre la prépondérance de l'élément civil dans l'État, l'abandon dans lequel on laisse les soldats et le dédain dont ils ont à souffrir de la part de ceux que leur propre intérêt et le besoin de conserver ce qu'ils possèdent devraient rendre plus équitables envers leurs défenseurs¹).

A la milice, dit Barahona, revient de droit la première place dans notre société, car il n'y a en Espagne prince, gentilhomme ou hidalgo qui ne rougisserait si on lui dit que ses ancêtres n'ont pas suivi la guerre. Sans doute les autres professions ont leur utilité, celle du docteur pour expliquer la loi, du notaire pour rédiger le contract et de l'avocat pour défendre la cause de l'ignorant ou de l'absent, mais ces professions ne sont pas à ce point indispensables que nous ne puissions vivre en paix et confortablement avec la dixième partie des gens de robe qui existent aujourd'hui, et de cette façon les procès seraient moins embrouillés et les lois sans tant de gloses qui les obscurcissent. Plût au ciel que nous nous fussions contentés de cette rusticité (*rustiqueza*) qui distinguait nos ancêtres! Et quand bien même nous aurions quelques lettres en moins et qu'on nous appellerait barbares, qu'importe? L'essentiel ne consiste-t-il pas à vivre chrétiennement et à observer les préceptes de Dieu pour savoir se conduire? L'antique vigueur se perd. Nous qui passions jadis pour la nation la plus robuste, la plus belliqueuse et la plus avide d'honneur, nous nous efféminons et nous nous dérobons à la peine et au danger. Cela tient à ce qu'on n'honore plus la vertu et le courage et que les récompenses vont aux viciieux et aux lâches. Partout dans les conseils de la monarchie, on ne songe qu'à rabaisser la milice, à diminuer la solde des soldats et à les priver des faveurs royales. Entre temps, les gens de robe s'enrichissent; il n'est bachelier ou tabellion qui, grâce à quelque emploi bien rétribué, ne fonde un majorat ou ne laisse des rentes à ses enfants. Et pourtant: qui a chassé les Mores d'Espagne, qui a découvert les Indes, qui a mis tant de richesses en Espagne, qui a conquis les états d'Italie et défendu ceux de Flandre? A coup sûr, ce n'est pas le bachelier avec ses rubriques, ni le notaire avec ses plumes, ni les galants avec leurs devises. Et en terminant, Barahona s'indigne du traitement infligé aux malheureux défenseurs de l'île de Djerbah qu'on charge d'opprobre

1) Colección de documentos inéditos para la historia de España, t. L., p. 232 à 251.

au lieu de les secourir. Quiconque a participé à l'expédition, dit-il, est tenu pour infâme (*los de los Gelves están despedidos por ruines*). Encore faudrait-il distinguer les courageux des lâches, et quel merveilleux moyen pour exciter les autres à s'enfermer dans la Goulette ou dans Oran et partout où il s'agit de peiner et de combattre!

La „Carta del soldado“, d'une date, on va le voir, un peu plus récente que la lettre de Barahona, renouvelle les mêmes plaintes et les mêmes récriminations. Dans l'introduction, qui est en quintillas comme la conclusion, l'auteur s'en prend d'abord aux „secrétaires“, à l'armée des plumitifs qui circonviennent le roi et l'empêchent d'entendre les doléances si justifiées de ses soldats. Tout peut se supporter pour le service du roi, sauf de „mourir aux mains des secrétaires“, qui d'un coup de revers de plume blessent plus cruellement que des épées françaises, et dont le *no hay lugar*¹⁾ ou le *no hay dispusición*, dits sur un ton de commandement aussi bref que celui de l'officier, arrêtent net le solliciteur et lui ôtent tout espoir d'obtenir justice. Il ne reste donc qu'à faire appel au roi lui-même et à implorer sa clémence: telle est la teneur de la première partie de la supplique.

Le romance qui suit précise les griefs déjà exposés, ou plutôt, et c'est ce qui en fait le prix, désigne par leurs propres noms les ministres tenus pour hostiles aux pauvres soldats rentrés au pays tout fourbus de la guerre. Des trois secrétaires ici mentionnés, le plus connu est Francisco de Eraso, ancien serviteur de Charles Quint et que cet empereur recommanda chaudement à Philippe II. Sous le nouveau souverain, Eraso fut d'abord secrétaire de la Chambre, puis le roi l'éleva à la dignité de Conseiller d'État et le gratifia d'une commanderie de l'ordre de Calatrava; il mourut âgé et après une carrière bien remplie le 8 décembre 1570²⁾. Le second secrétaire, Diego de Vargas, avait été aussi légué par l'empereur à son fils qui lui confia la secrétairerie d'Italie. „Eraso y Vargas eran los preferidos, encomendados y abonados por el Emperador al Rey“, dit Cabrera de Córdoba³⁾. Diego de Vargas, qui appartenait à une noble maison du royaume de Tolède, fit un beau mariage, il épousa une D^a Ana Manrique et reçut comme Eraso une

1) C'était la formule par laquelle les Conseils renvoyaient les solliciteurs: „Se poi il consiglio non ammette la dimanda, rispondono: *no hay lugar*; le quali parole significano che non si vuol far altro, e quello [che richiede la riposta] resta del tutto privo di speranza“ (Alberi, *Le Relazioni degli ambasciatori veneti*. Serie I. Vol. V, p. 118).

2) J. A. Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid*, Madrid 1790, t. II, p. 87.

3) *Historia de Felipe II*, éd. de Madrid, 1876, t. I, p. 38.

commanderie de Calatrava¹⁾. A sa mort, dont j'ignore la date, sa charge passa à son neveu Clemente Gaytan de Vargas, qui est le troisième secrétaire ici nommé et qui du vivant de son oncle remplissait sans doute quelque autre emploi de chancellerie²⁾. Ce Gaytan, marié à une D^a Francisca de Vargas, mourut en 1577; sa femme et lui furent enterrés dans une chapelle du monastère de San Gerónimo de Madrid. L'inscription du tombeau du secrétaire d'État est ainsi conçue: *Aquí está sepultado Clemente Gaytan de Vargas, secretario del Consejo de Italia de Felipe II Rey de Castilla: falleció á 6 de Agosto 1577*³⁾.

Après avoir transcrit les noms abhorrés des trois ennemis de la milice, l'auteur du romance invoque une série de grands capitaines de l'époque, d'hommes de guerre, patrons nés du soldat, et dont il estime que l'intercession en sa faveur pourrait être efficace. Tous ces personnages ont plus ou moins marqué dans l'histoire militaire du règne de Philippe II et quelques-uns sont célèbres. Tel le premier, D. Alvaro de Sande, défenseur malheureux de l'île de Djerbah, que Brantôme qualifie de „fort brave, vaillant et digne maistre de camp“, et qui après la capitulation demeura plusieurs années captif à Constantinople; il dut sa mise en liberté à l'intercession du roi de France Charles IX⁴⁾ et termina sa carrière comme *castellano* de Milan, où il mourut le 20 octobre 1573⁵⁾. Viennent ensuite trois mestres de camp fameux: D. Sancho de Londoño, D. Gonzalo de Bracamonte et Julian Romero, qui accompagnèrent le duc d'Albe aux Pays Bas en 1567 et s'illustrèrent dans les campagnes de Flandre. Le dernier, soldat de fortune, que le roi dispensa de faire des preuves pour entrer dans l'ordre de Saint-Jacques, mourut près de Crémone en 1577 tandis qu'il conduisait des renforts à Don Juan d'Autriche⁶⁾. Après, l'auteur nomme le grand duc d'Albe — „notre père“ comme l'appelaient ses soldats, ce dont témoigne aussi Brantôme⁷⁾ — puis deux membres de la famille du duc, son fils naturel, le grand prieur de l'ordre de Malte, D. Fernando de Toledo, et son

1) L. de Salazar y Castro, Casa de Lara, t. I, p. 542 et t. II, p. 354.

2) L. de Salazar y Castro, Casa de Lara, t. III, p. 298.

3) Antonio Ponz, Viage de España, Madrid, 1776, t. V, p. 17.

4) Cesáreo Fernández Duro, Estudios históricos del reinado de Felipe II, Madrid, 1890, p. 53.

5) Felice Calvi, Storia del castello di Milano detto di Porta Giovia, Milano, s. d., p. 524.

6) Cabrera, Historia de Felipe II, t. II, p. 421 et 431.

7) „Deux braves vieux soldatz me dirent une fois parlant de luy: *Ha Señor! el buen padre de los soldados es muerto*“ (Euvres, éd. Lalanne, t. I, p. 115).

beau-frère et cousin, D. Antonio Enriquez, aussi prieur de Malte. Un autre Toledo est D. Garcia, marquis de Villafranca, le grand marin qu'illustrèrent le „secours de Malte“ et d'autres campagnes; l'épithète de *codicioso* que lui applique le romance vise sans doute les richesses qu'il avait accumulées dans ses emplois de vice-roi et de chef d'escadre. Notre soldat implore aussi un petit-fils du Grand Capitaine, D. Gonzalo Fernández de Córdoba, troisième duc de Sesa, un des hommes les plus généreux de son temps et qui se ruina à force de libéralités et d'aumônes, ce que rappelle évidemment ce vers de la pièce: „Y aun él se puede quejar“. Ce fut à ce grand seigneur bienfaisant que Cervantes dut une si belle attestation de ses services¹⁾. J'ai gardé pour la fin „don Enrrique, castellano de Milan“, personnage moins connu que les autres, mais dont la mention ici peut servir à dater approximativement la pièce. Si l'on considère en effet que ce D. Enrique Enriquez fut pourvu de la charge de gouverneur de la citadelle de Milan en 1565²⁾ et qu'au commencement de sa requête l'auteur s'adresse, après le roi, à „Madame Isabelle“, c'est-à-dire à Élisabeth de Valois, troisième femme de Philippe II, qui mourut le 3 octobre 1568, il faut nécessairement en conclure que la „Carta del soldado“ a été écrite entre ces deux dates.

Pour finir, il y aurait lieu de rapprocher de la nôtre une autre supplique de soldat, que Durán a recueillie dans son *Romancero general* sous le Nr. 1739 et qui commence ainsi:

Mirando estaba el retrato
Del rey Felipe Tercero,
Donde armado le pintaron,
Un pobre soldado viejo . . .

Ce soldat là ne parle qu'au portrait du roi, il n'ose même pas s'approcher de ses ministres, tellement il est convaincu qu'on l'éconduira:

Pintado, señor, os hablo
Porque hablo sin porteros;
Que por vos no temí lanzas,
Y en vuestra guarda las temo.

Mais cette précaution ne le sauve pas. Sous le troisième Philippe, la milice jouit d'un moindre prestige encore que précédemment, et l'invalidé qui exhibe ses blessures et crie sa misère ne peut même pas compter sur l'hospice que Philippe II promettait dans la „Carta“. On le

1) Navarrete, *Vida de Cervantes*, Madrid, 1819, p. 313.

2) Felice Calvi, *Storia del castello di Milano*, p. 524.

traite en mendiant importun et suspect; l'alguazil le prend au collet et le mène en prison.

Llegó en esto un alguacil
Y echóle mano, diciendo
Que por vagamundo y pobre
Le mandaban estar preso.

La transcription de la „Carta del soldado“ dans le ms. de la Bibliothèque nationale semble assez satisfaisante. J'ai corrigé ça et là quelques fautes contre le sens ou la mesure du vers, en indiquant en note les leçons du manuscrit.

Carta del soldado.

Catholica Magestad,
Por servir estoy perdido,
Con grande neçessidad,
Cargado de enfermedad,
5 De seys males convatido.

Viejo, pobre, estropeado,
Fuera de mi natural,
De parientes olvidado,
Mi patrimonio gastado,
10 Y agora no ay que heredar.

No me pessa dello, Rey,
Ni dello tengo pessar,
Que por el y por la ley
Y por Madama Ysavel
15 Mucho mas se ha de passar.

Mas pessame de venir
De la guerra de contrarios
Manco y arto de servir,
Para venir a morir
20 A manos de secretarios,

Que hieren de unos rreveses
Con la pluma en las espaldas;
Peleando en los traveses,
No dan tales cuchilladas
25 Con sus espadas Franceses;

Como los visosños finos
Que sin dezir: „donde vas“?
Por matar los enemigos
Matan sus propios amigos,
30 Hiriendolos por detras.

Son tan diestros en la guerra
Y en el arte militar
Que, por dezir: „cierra, cierra“,
Al combatir de la guerra,
35 Dizen ellos: „no a lugar“.

Sin tocar a rrecoger
Dizen: „marche el escuadron“,
Y al tiempo de arremeter,
Sin yr a reconocer,
40 Dizen: „no ay dispusiçion.“

Mas despues que esta rrendida
La tierra por el combate,
Esto ya es cosa savida
Que a ninguno dan la vida
45 Si no es hombre de rrescate.

Yo no lo puedo sufrir
Ni pasar por su sentençia;
Por no lo ver ni oyr,
Señor, me quiero rrendir
50 A vuestra rreal clemençia.

1 Ms. Catholica Real Magestad.

25 Ms. Que con espadas Franceses.

Si me quisieren matar,
 Aquí estoy a su mandado,
 Y, si no, mandáme dar
 Con que pueda sustentar
 55 La vida como soldado;
 Que passar tanta pobreza
 Quien ha perdido la sangre
 Por servir a Vuestra Alteza,
 No es caso de gentileza
 60 Dexalle morir de hambre.

Suplico a su Magestad,
 Como escudo y peto fuerte
 De toda la christiandad,
 Que con su mano rreal
 65 Me de la vida o la muerte;
 Que muero si no me suelta,
 Señor Rey, de aqueste tranze;
 Por Napoles y Gaeta,
 Camino de la Goleta,
 70 Voy diziendo este rromance.

Romance.

Muerta queda la milicia,
 Que yo la vide matar
 Alla en el valle de Vargas
 Y en el campo de Gaytan;
 75 Por las florestas de Eraso
 Lastima es de la mirar.
 A los muertos comen perros,
 Que no ay do los enterrar,
 Y a los mancos y heridos
 80 Nadie los quiere curar;
 Del dolor de las heridas
 No hazen sino gritar,
 Llamando los capitanes
 Que los vengán ayudar:
 85 A don Alvaro de Sande,
 Animoso en pelear,
 A don Sancho de Londoño,
 Buen cavallero leal,
 Y al capitan don Enrrique,
 90 Castellano de Milan,
 Don Gonzalo Bracamonte,
 De Avila natural,
 Y al valeroso soldado
 Que se llama Julian,
 95 Al buen prior don Hernando
 De la orden de Sant Juan,
 Y al codicioso García,
 Gran príncipe de la mar.
 Quexanse al duque de Sesa,

100 Y aun el se puede quejar;
 Quexanse al buen duque d' Alva,
 Nuestro padre general,
 Al gran prior Don Antonio,
 Su primo hermano carnal.
 105 Todos tienen compassion
 De vernos tan mal passar.
 Mas al fin rrespondió el Rey
 Como buen rrey lival:
 „Qu' es aquesto, mis soldados?
 110 Quien os ha tratado mal?
 Yo no soy dello contento,
 Antes rreçivo pessar.
 Yo quiero que todos vivan
 Conforme a su calidad;
 115 Pero al fin este negoçio
 Yo lo he de remediar,
 Con mandar que a los heridos
 Se les haga un ospital,
 En yglesias catredales,
 120 En vosques y Escurial,
 Pues que han perdido la sangre
 Por la yglesia sustentar.“

Anda, vete, memorial,
 A la Magestad del Rey,
 125 Y en llegando a su bondad
 Dirasle con humildad:
 „Señor, miserere mei.“

66 Ms. Que si no muero y me suelta.

71 Ms. Muerta queda la malicia.

120 Par „vosques“ l'auteur entend sans doute le *sitio real* de Valsain (prov. de Ségovie), l'une des résidences préférées de Philippe II et où naquit sa fille l'infante Isabelle.

